

Les Rêveurs





PAN CINEMA présente

ISABELLE CARRÉ

JUDITH CHEMLA

TESSA DUMONT JANOD

ALEX LUTZ

PABLO PAULY

Les Rêveurs

UN FILM DE ISABELLE CARRÉ

AVEC LA PARTICIPATION DE

BERNARD CAMPAN

NICOLE GARCIA

ET VINCENT DEDIENNE

SCÉNARIO, ADAPTATION, DIALOGUES D'ISABELLE CARRÉ AVEC LA COLLABORATION D'AGNÈS DE SACY
D'APRÈS LE ROMAN D'ISABELLE CARRÉ, PARU AUX ÉDITIONS GRASSET PRODUIT PAR PHILIPPE GODEAU ET CAMILLE GENTET

1H46 / FRANCE / IMAGE 1.85 / SON 5.1 / VISA : 159.974

DOSSIER DE PRESSE ET PHOTOS TÉLÉCHARGEABLES SUR LE SITE WWW.PAN-EUROPEENNE.COM/LESRÊVEURS/

AU CINÉMA LE 12 NOVEMBRE 2025

DISTRIBUTION
Pan Distribution
Hélène Germain
helene@pan-groupe.com

E-RP
Cartel
Juliette Devillers
juliette.devillers@agence-cartel.com
06 58 33 00 34

Dossier de presse et photos téléchargeables sur le site
www.pan-europeenne.com/lesrêveurs/

PRESSE
André-Paul Ricci
apricci.presse@gmail.com
06 12 44 30 62
Bianca Longo
biancalongo@outlook.fr
06 74 14 11 84



la Pair-aidance

Nom commun. Entraide entre individus ayant vécu une expérience similaire de maladie, qu'elle soit physique ou mentale.

Ce que vous avez fait en donnant des ateliers d'écriture à la Maison de Solenn, et plus globalement ce que raconte votre film, c'est de la pair-aidance ! » m'assure le professeur Frank Bellivier qui dirige le service de pédopsychiatrie de l'hôpital St-Louis.

« De la quoi ?... » Je lui demande embarrassée, reconnaissant n'avoir jamais entendu ce terme auparavant.

C'est son tour d'être étonné :

« Mais vous dites avoir été dans de nombreux services psychiatriques de la région parisienne, et personne ne vous a parlé de ce concept ? Concept dont la pertinence est maintenant clairement avérée ! »

Je confirme par la négative.

Alors il poursuit : « C'est la philosophe Cynthia Fleury qui l'a évoqué pour la première fois.

Dans le langage courant, les personnes qui partagent la même expérience que vous sont appelés « pairs », et lorsque ces pairs sont prêts à écouter autant qu'à transmettre leur parcours de

guérison alors ils deviennent des « pairs-aidants ».

Ils peuvent comprendre mieux que personne les obstacles rencontrés, la solitude, la stigmatisation, reconnaître les difficultés affrontées, donner l'espoir d'un avenir possible et meilleur, permettre d'entrevoir une vie satisfaisante. Oui, vous êtes un film pair-aidant ! »

Ce chargé de la santé mentale auprès du ministère m'expliquera ensuite que ce concept est actuellement en plein développement, après avoir fait ses preuves dans de nombreux services psychiatriques, ou des associations comme la Maison Perchée qui en a fait son ADN pour accompagner les jeunes en rémission, notamment.

Cette approche empathique fait toute la différence, elle permet de se sentir moins seul et de trouver des réponses en dehors du contexte médical ou en interaction avec celui-ci... elle génère l'espoir qui, bien souvent, manquait jusque-là.

Isabelle Carré



Synopsis

Élisabeth, comédienne, anime des ateliers d'écriture à l'hôpital Necker avec des adolescents en grande détresse psychologique.

À leur contact, elle replonge dans sa propre histoire : son internement à 14 ans. Peu à peu, les souvenirs refont surface. Et avec eux, la découverte du théâtre, qui un jour l'a sauvée.





Entretien avec Isabelle Carré

Avant de devenir un film, Les Rêveurs a d'abord été un roman, dont l'étendue narrative était plus vaste. Allait-il de soi de porter à l'écran sa séquence hospitalière ?

Lorsque j'ai écrit *Les Rêveurs*, j'ai tenu à rester dans une subjectivité, y compris dans l'évocation de mes souvenirs. Je les perçois comme des points de réalité lumineux sur lesquels je m'appuie et, entre ces points, je laisse libre cours à mon imagination. Ce que je n'invente pas, c'est ma propre expérience. Cette époque d'internement reste extrêmement précise pour moi. C'est la part la plus réaliste et véridique de mon roman.

À la sortie du roman, Philippe Godeau m'a dit qu'il souhaitait travailler avec moi pour écrire et réaliser. Porter *Les Rêveurs* au cinéma était une manière de mettre en perspective et en lumière mon expérience, soit la partie la plus autobiographique de mon livre, et de montrer combien cet épisode faisait écho à ce que traversaient beaucoup de jeunes. J'avais à cœur, par exemple, de raconter le déclic qui fut le mien lorsque j'ai découvert *Une femme*

à sa fenêtre à l'hôpital, l'émotion de Romy Schneider et cette phrase : « préférer les risques de la vie aux fausses certitudes de la mort ». Mon vœu est que *Les Rêveurs* puisse produire ce même déclic à des jeunes en souffrance aujourd'hui.

Comment avez-vous travaillé à son adaptation ?

J'ai écrit seule, sous le regard bienveillant d'Agnès de Sacy, qui m'a fait de nombreux retours précieux. Il m'importait surtout de raccrocher l'épisode de mon internement dans les années quatre-vingt à aujourd'hui. Tant de jeunes ont vécu difficilement ce confinement, et avant cela les attentats, ils évoluent dans un monde complexe, une société clivée... Même si mon expérience est singulière - à leur âge, mon père cachait son homosexualité et ses amis vivaient les ravages du sida, tout cela dans une époque de crise économique - je reste persuadée néanmoins que ce qui se passe aujourd'hui est bien plus grave, et je suis vraiment soucieuse de la santé mentale des jeunes aujourd'hui.

Avez-vous appréhendé vos personnages comme des êtres de fiction ?

Pour écrire Élisabeth, je me suis connectée avec mes souvenirs. Je ne sais pas si c'est grâce au théâtre que ma mémoire est si bien entraînée, mais je suis hypermnésique. Dans la vie courante, je regarde souvent dans le rétroviseur, mon passé avance avec moi. J'ai donc laissé ma mémoire parler lors de l'écriture et du tournage.

Dans la partie qui se déroule à l'hôpital dans les années quatre-vingt, j'ai inventé deux personnages, mais tous les autres sont reliés à mes souvenirs. Je voulais rendre hommage à ces enfants, à leur courage et à leur manière de se soigner eux-mêmes. Leur chaleur, leur amitié sont pour moi bien plus efficaces que les médicaments. La pédopsychiatre Marie Rose Moro m'en a beaucoup parlé : se sentir moins seul dans sa souffrance aide beaucoup. C'est le conte du *Vilain petit canard* d'Andersen, qui, après avoir été partout rejeté, réalise qu'en fait il n'a jamais été un canard, qu'il est un cygne. Il ne le réalise qu'au contact de ses semblables...

Comment avez-vous bâti cette mise en perspective dans le temps entre l'adolescente en souffrance qu'est Élisabeth, l'actrice qu'elle est devenue, et l'institution psychiatrique qui a évolué ?

Ce film, c'est le mariage du passé et du présent. Nous sommes comme des poupées russes. L'adulte que nous devenons ne

chasse pas l'enfant que nous étions. C'est pourquoi, dans certaines situations, nous faisons tant preuve d'immaturité : l'enfant en nous prend le dessus. Le fait que j'apparaisse à l'écran dans l'hôpital psychiatrique n'était pas prévu au scénario. C'est une idée qui s'est imposée sur le tournage, et que je suis heureuse d'avoir écoutée, afin de garder ce lien entre l'enfance, l'adolescence et l'âge adulte. Quant à l'institution, oui, elle a évolué, on sait mieux faire aujourd'hui, mais pas partout. Certaines régions sont totalement dépourvues de pédopsychiatres (il n'en existe que cinq cents en France !), des régions entières sont même dépourvues de lieux de soins. Comment expliquer l'abandon d'une société qui laisse des jeunes en détresse, sans aucun recours possible ? J'ai aussi conçu ce film comme un outil pour dénoncer cet état de fait. Qu'est-ce qu'une société qui néglige l'enfance à ce point ? Il me semble que la fiction a le pouvoir de créer une identification, et de dessiner un chemin plus doux pour partager des choses intimes, et faciliter le débat autour.

Les adultes - parents, soignants – sont tous de passage. Les jeunes ados semblent ainsi former une petite communauté sous cloche, livrée à elle-même...

C'est aussi la peinture d'une époque. Je me souviens d'*Un bébé est une personne*, un documentaire qui a fait sensation lors de sa diffusion à la télé en 1984. Ça peut paraître étonnant aujourd'hui, mais à l'époque, cette affirmation était une révélation. « Le bébé





est une personne » ! Oui ... Aujourd'hui, ça nous fait sourire : ben oui, quoi d'autre ? Mais les enfants étaient en périphérie et suivaient le mouvement. L'écoute, se placer à hauteur d'enfant, la réciprocité, tout cela est assez récent. J'ai eu la chance de rencontrer Marie Rose Moro, qui m'a ouvert les portes de La Maison de Solenn et permis d'y animer un atelier d'écriture. Je m'en suis inspirée pour mon film. Cet endroit est un modèle et devrait exister dans toutes les régions. J'ai aussi été nourrie par l'éthique du Care dont parle la philosophe Cynthia Fleury et le designer Antoine Fenoglio notamment dans leur Charte du Verstohlen, Ce qui ne peut être volé. Aujourd'hui, on sait à quel point la créativité, l'art thérapie portent leurs fruits. Les adultes de passage, qui se pointent juste pour distribuer des médicaments, cela ne marche pas, tout comme l'enfermement, l'isolement bien verrouillé avec des clés – son que j'ai accentué volontairement dans le film.

À mesure que le récit progresse, les adultes gagnent en consistance. Le médecin en chef se révèle plus humain, la professeure de théâtre et le frère d'Élisabeth à l'époque contemporaine font preuve d'empathie...

Quand on découvre ce médecin en chef, il est dans sa fonction. Mais lorsque Élisabeth lui présente la pétition, on sent qu'il s'ouvre, et lors de la boum, en voyant le jeune homme au bras immobile danser, il est même ému. Le film est dur dans son

constat, mais il ne juge pas, ni les patients ni les soignants. Le récit donne à comprendre que la créativité, le théâtre en ce qui concerne Élisabeth, mais aussi la musique (pour le frère et les enfants de l'atelier), l'art en général est ce qui sauve en permettant de transformer les douleurs en les partageant avec les autres.

Comment avez-vous composé votre jeune casting ?

J'ai eu la chance de travailler avec la directrice de casting Elsa Pharaon, qui m'a accompagnée dans un atelier d'écriture avec des jeunes. J'ai découvert Tessa Dumont-Janod grâce à elle. J'ai d'abord été saisie par sa photo : j'avais l'impression de me voir à son âge. Coïncidence : elle avait renoncé à la danse classique, comme moi. J'ai rencontré Tessa : elle était très juste dans sa manière de dire les dialogues, mais un peu verrouillée sur le plan émotionnel. Nous avons travaillé sur ses émotions, et j'ai fait le pari qu'on y arriverait. Sur le tournage, Tessa a gagné en confiance et s'est ouverte, et je crois qu'elle a pris beaucoup de plaisir à jouer.

Pour le groupe de jeunes de l'atelier d'écriture, je me suis inspirée de ce que j'ai observé à la Maison de Solenn. Les fragilités des enfants des années quatre-vingt ne sont pas les mêmes que celles d'aujourd'hui. J'avais aussi envie que la question du genre, qui était visible dans mes ateliers, soit représentée dans la période contemporaine.

Et pour les adultes ?

Alex Lutz avait déjà joué mon frère dans Paris-Willouby et nous nous étions très bien entendus. Dans son film *Guy*, j'avais été très touchée par l'humanité de son regard, sa profondeur, ou au contraire sa distance pudique, et je souhaitais qu'il pose le même sur les participantes et participants de l'atelier.

Nicole Garcia, je l'admire énormément depuis *Mon oncle d'Amérique* en tant qu'actrice et réalisatrice. J'aime sa vivacité, son rire, elle a toujours un sourire dans l'œil et semble courir après ses phrases. Je ne voulais pas qu'elle joue le rôle d'une fée qui se penche sur un berceau, mais qu'elle soit tout de même celle par qui le passage de relais se fait. Elle offre à Élisabeth *Mademoiselle Else* d'Arthur Schnitzler, un texte qui m'est très cher. C'est le premier que j'ai joué en entrant dans ce cours de théâtre, et, lorsque j'ai eu une vingtaine d'années, je l'ai retrouvé et ai obtenu un Molière pour ce rôle. Else, c'est l'autre. Jouer, c'est être soi et être autre aussi, c'est se quitter pour mieux se retrouver.

Bernard Campan était une évidence, de par notre histoire, les liens qui existent entre nous. Judith Chemla m'impressionne beaucoup par sa force et sa fragilité mêlées. J'avais rencontré Pablo Pauly sur le tournage de *Et plus si affinités*, j'aime son naturel, son côté un peu décalé aussi...

Comment avez-vous élaboré vos décors ?

Je voulais travailler avec Nicolas de Boiscuillé, que j'avais rencontré sur le tournage de *De Gaulle*. Mes frères et moi avons grandi dans un appartement aux murs rouge-orangé, un environnement si singulier que j'avais à cœur de retrouver sa teinte spéciale avec Nicolas. Travailler à la lumière avec la cheffe-opératrice Irina Lubtchansky était aussi une sacrée chance, car filmer une couleur pareille n'est pas simple !

Pour l'hôpital, j'avais imaginé un décor vu d'en haut, mais filmer en studio n'a pas été possible, nous avons donc trouvé un équivalent en filmant les enfants derrière les fenêtres. Je voulais jouer sur l'intérieur et l'extérieur – Élisabeth aime imaginer ce qu'il se passe chez les gens et la manière dont elle pourrait être perçue de l'extérieur - j'ai toujours pensé que je n'avais pas suffisamment de carapace, que j'étais perméable, qu'on pouvait lire en moi comme dans un livre ouvert. Ce décor lié à cette vision des choses ne devait donc pas être absolument réaliste, il devait pouvoir se transformer suivant l'humeur d'Elisabeth (comme la Tour Montparnasse qui devient un phare). Irina a donc joué sur les fenêtres, qui sont d'abord opacifiées avant de retrouver progressivement leur transparence.





Comment avez-vous travaillé à la lumière et aux couleurs avec Irina Lubtchansky ?

Au début, l'image est très désaturée, les teintes, délavées, puis, petit à petit, les couleurs reviennent et gagnent en intensité, comme le bleu qui devient plus profond. C'est une indication que j'ai donnée aux équipes lumière, costumes, décors et accessoires. Cela fait écho à l'état dépressif : on sent que tout est terne, puis, quand cela va mieux, le bleu du ciel réapparaît, comme le rose sur les joues. La dépression rend les autres et soi-même fantomatiques, déréalisés, ce qu'accentuent la sensation d'enfermement et les médicaments.

Nous avons aussi joué sur la précision du point. Au début, nous en avons retiré, puis l'avons restitué progressivement.

Vous optez pour quelques effets, dont ces oiseaux animés à l'écran...

Je souhaitais quelques effets dosés, comme lorsque Élisabeth s'enfonce dans l'eau de son bain, ou lorsque l'image se dédouble pour laisser s'envoler les oiseaux. Je voulais trouver un dessin d'oiseaux peint à la main, qui évoque l'enfance sans être lisse. Nous avons donc opté pour une animation très simple, qui exprime la manière dont Élisabeth voit le monde, tantôt enchanté tantôt sombre, mais toujours avec le décalage de sa personnalité rêveuse.

Comment avez-vous pensé le travail de la caméra, et la question de la distance à vos personnages ?

J'imaginai une caméra fluide, qui épouse les mouvements internes d'Élisabeth. Une caméra à l'épaule, plus heurtée lors de l'internement, par exemple. Mais globalement, à l'hôpital, je voulais avant tout qu'on ressente la sensation d'enfermement, d'où des plans fixes ensuite, soit lointains pour donner l'impression d'insectes piégés, soit proches pour accentuer les émotions, mais pas de juste milieu. J'aimais que la caméra coupe parfois la tête des adultes pour privilégier les ados.

J'adore les travellings à l'ancienne avec les rails, la fluidité de la Dolly avec qui l'on danse lorsqu'on est comédien.

La musique et les chansons tiennent un rôle important dans ce film. Comment avez-vous composé sa bande-son avec votre frère, Benoit Carré ?

Mon frère a toujours joué du piano, pour moi, c'était une évidence qu'il était fait pour composer des musiques de films. Ce n'est pourtant jamais arrivé, ainsi, au moment de l'écriture de ce film, je lui ai proposé qu'il en signe la musique. Il a écrit des morceaux, qu'on posait sur les images avec Annette Dutertre, la monteuse, et cela fonctionnait immédiatement, c'était magique !

Pour le générique de fin, j'avais très envie qu'on y entende La

Symphonie des éclairs de Zaho de Sagazan, qui raconte que, même au fond du gouffre, on peut remonter la pente. Je l'ai d'abord enregistrée pour faire un essai, et, comme Zaho était très prise, et que cette version lui convenait, nous avons conservé ma voix.

Quelle a été votre approche du son ?

Comme pour les couleurs, je cherchais un petit décalage. Quand on est enfermé, à l'hôpital comme en prison, l'espace devient une caisse de résonance où chaque son est accentué : les clés, les portes, les pas... Le paradoxe, c'est que cet environnement est aussi cotonneux. Comment créer un son métallique, où tout résonne, et paraît en même temps ouaté, comme assourdi, avec les oreilles qui bourdonnent... Nous avons donc constitué une boîte à outils sonores avec mon frère, nous avons aussi été enregistré des atmosphères à la Pitié Salpêtrière. Il fallait créer ce hors-champ sonore à l'hôpital, car il était hors de question pour moi de montrer les violences sur les enfants (comme un enfant sanglé ou un autre qui se tape la tête contre un mur). Les sons violents, nous les avons donc postsynchronisés, et avons joué sur leur résonance.

Lorsque Élisabeth quitte l'hôpital, c'est comme si elle sortait d'une grotte. Les bruits urbains pour elle sont très agressifs. Nous avons beaucoup travaillé sur les crissements des freins des voitures, par exemple.

Teniez-vous à conserver le titre de votre roman, Les Rêveurs ?

Même si l'épisode que je relate dans ce film ne correspond qu'à une courte partie du roman, je tenais à conserver le titre. Cet internement est le cœur du livre, c'est ce qui m'a fondée. La rêverie peut avoir mauvaise presse, on peut estimer qu'une personne qui rêve trop ne saura pas s'adapter à la réalité, je ne suis pas d'accord et pense, au contraire, que cultiver ses rêves permet d'en réaliser quelques-uns ! La fiction, le rêve nous protègent de l'âpreté du réel, parfois. C'est un refuge précieux.

Comment se sent-on après avoir réalisé un premier film aussi personnel ?

Je me suis demandé pourquoi j'avais attendu tout ce temps. Les femmes de ma génération ont un sacré chemin à faire pour se sentir légitimes dans ce qu'elles entreprennent. J'ai toujours pensé que j'étais bien à ma place au service d'un auteur, d'une langue, d'une vision, que ce soit au théâtre ou au cinéma, et je le suis toujours, mais il a fallu que j'aie dans un atelier d'écriture et que j'entende Philippe Djian me dire que j'avais des facilités pour que je m'autorise à écrire. Quand Philippe Godeau m'a dit qu'il voulait travailler avec moi, j'étais très émue aussi. Je leur suis infiniment reconnaissante de m'avoir permis d'explorer ces espaces artistiques-là.



Isabelle Carré



PRIX ROMY SCHNEIDER
PRIX SUZANNE-BIANCHETTI
PRIX GERARD PHILIPPE (MEILLEUR COMEDIEN DE THEATRE)
SE SOUVENIR DES BELLES CHOSES | CESAR MEILLEURE ACTRICE, 2003

Romancière

- 2018 **LES RÊVEURS** AUX ÉDITIONS GRASSET
- 2020 **DU CÔTÉ DES INDIENS** AUX ÉDITIONS GRASSET
- 2022 **LE JEU DES SI** AUX ÉDITIONS GRASSET

Réalisatrice

- 2025 **LES RÊVEURS**

Actrice - filmographie sélective

- 2025 **LES RÊVEURS** D'ISABELLE CARRÉ
 LA FILLE D'UN GRAND AMOUR D'AGNÈS DE SACY
- 2024 **ET PLUS SI AFFINITÉS** D'OLIVIER DUCRAY ET WILFRIED MEANCE
- 2023 **LA GUERRE DES LULUS** DE YANN SAMUELL
 LE TOURBILLON DE LA VIE D'OLIVIER TREINER
- 2022 **LA DÉGUSTATION** D'IVAN CALBERAC
- 2021 **DÉLICIEUX** D'ÉRIC BESNARD
- 2020 **DE GAULLE** DE GABRIEL LE BOMIN

- 2017 **GARDE ALTERNÉE** D'ALEXANDRA LECLÈRE
 UNE VIE AILLEURS D'OLIVIER PEYON
- 2015 **ANGE ET GABRIELLE** D'ANNE GIAFFERI
- 2012 **CHERCHEZ HORTENSE** DE PASCAL BONITZER
 DU VENT DANS MES MOLLETS DE CARINE TARDIEU
- 2011 **DES VENTS CONTRAIRES** DE JALIL LESPERT
- 2010 **LES ÉMOTIFS ANONYMES** DE JEAN-PIERRE AMÉRIS
 LE REFUGE DE FRANCOIS OZON
- 2009 **TELLEMENT PROCHES** D'ÉRIC TOLEDANO ET OLIVIER NAKACHE
- 2008 **MUSÉE HAUT, MUSÉE BAS** DE JEAN-MICHEL RIBES
- 2007 **CLIENTE** DE JOSIANE BALASKO
- 2006 **ANNA M.** DE MICHEL SPINOSA
- 2004 **ENTRE SES MAINS** D'ANNE FONTAINE
- 2003 **LES SENTIMENTS** DE NOEMIE LVOVSKY
- 2002 **SE SOUVENIR DES BELLES CHOSES** DE ZABOU BREITMAN
- 1999 **LA BÛCHE** DE DANIELE THOMPSON
 LES ENFANTS DU MARAIS DE JEAN BECKER
- 1997 **LA FEMME DÉFENDUE** DE PHILIPPE HAREL
- 1995 **BEAUMARCHAIS, L'INSOLENT** D'ÉDOUARD MOLINARO
- 1994 **LE HUSSARD SUR LE TOIT** DE JEAN-PAUL RAPPENEAU
- 1992 **BEAU FIXE** DE CHRISTIAN VINCENT

Pour aller plus loin...

- Clip pédagogique élaboré par Psycom « Le Cosmos mental® » permet d’expliquer de manière imagée le concept de santé mentale. La métaphore du Cosmos illustre la complexité et la dynamique de la santé mentale, qui évolue tout au long de la vie.
A voir sur <https://youtu.be/LD1hk0OVt8Y>
- Web-série évoquant la santé mentale : « Mental » (2019) de Marine Maugrain-Legagneur et Victor Lockwood – drame – 2 saisons : Comédie dramatique qui suit les péripéties de quatre adolescents lors de leur séjour en clinique pédopsychiatrique
- Court-métrage proposé par Fondation Pierre Deniker : « Et toi, ça va ? » largement relayée sur les réseaux sociaux, cette vidéo fait connaître la dépression au plus grand nombre, lutte contre la stigmatisation et libère la parole des patients.
A voir sur : <https://www.santementale.fr/2022/05/et-toi-ca-va-ensemble-parlons-de-la-depression/>
- Entretien croisé Isabelle Carré / Marie-Rose Moro
A voir sur : <https://vimeo.com/1107103311/248a16ee55?share=copy>
- La bande-annonce du film
A voir sur : <https://vimeo.com/1106427306?ts=0&share=copy>
- Dossier de presse du film et dossier de l’Alliance pour la Santé mentale téléchargeables gratuitement
A voir sur : <https://pan-europeenne.com/genre/distribution/>

Pour aller plus loin...

CINÉMA À LA FOLIE, NOUVEAUX REGARD SUR LA SANTÉ MENTALE

C’est pour lever les tabous et les clichés encore trop nombreux sur les troubles psychiques que le festival “Cinéma à la folie, nouveaux regards sur la santé mentale”, a été créé avec le soutien de la Fondation Erié et en partenariat avec le Fipadoc, le Festival La Rochelle Cinéma (Fema) et l’Alliance pour la Santé Mentale. Le festival sillonnera la France tout au long du mois d’octobre en passant par Boulogne-sur-Mer, Clermont-Ferrand, La Rochelle, Orléans, Nancy, Nantes, Nîmes et Pau.

Au programme : 12 films – documentaires et fictions – mettant en lumière des récits au-thentiques et diversifiés sur la santé mentale dont Les Rêveurs d’Isabelle Carré, qui parraine le festival aux côtés du réalisateur Nicolas Philibert. Des récits inspirants et porteurs d’espoir qui montrent que le rétablissement est possible et qu’avec le bon accompagnement, chacun peut retrouver confiance et qualité de vie. Pour garantir l’inclusivité et l’ouverture à tous, les projections seront accessibles gratuite-ment avec une séance par ville réservée aux scolaires pour sensibiliser les plus jeunes. Chaque projection sera suivie d’un débat réunissant équipes de films, experts, pairs aidants, associations locales et public afin de mettre des mots sur les maux, de libérer la parole et de valoriser l’expérience vécue.

L’ambition du festival est claire : favoriser la compréhension, le soutien et l’accès aux soins, et faire progresser la société vers une plus grande acceptation et une meilleure inclusion.

Retrouvez toutes les informations sur : www.cinema-a-la-folie.fr

Liste artistique

ELIZABETH ADULTE
ALICE
ELIZABETH ADOLESCENTE
PAUL
JACQUES
ISKER
ISABELLE CARRÉ
JUDITH CHEMLA
TESSA DUMONT-JANOD
ALEX LUTZ
PABLO PAULY
MÉLISSA BOROS

AVEC LES PARTICIPATIONS AMICALES DE
PROFESSEUR JULLIAN
PROFESSEURE DE THÉÂTRE
FILS DU PROFESSEUR JULLIAN

RENAUD
PIERRE
FRANCIS
MOUNA
DIDIER
MARINE
LA NOUVELLE
PAUL ADOLESCENT
NICOLAS
ELIZABETH ENFANT
PAUL ENFANT
SOLÀN MACHADO-GRANER
NATHANAËL PERROT
DYLAN HAWKES
ALINE HELAN-BOUDON
MARTIN LAURENT
SUZANNE JOUZEL
FATIME ZOROM
CHAÏM FEROLETO
MATHIS PIRONE
OLIVIA BRENON
JOACHIM SIMON



Liste technique

RÉALISATION ISABELLE CARRÉ
SCÉNARIO ISABELLE CARRÉ
AVEC LA COLLABORATION DE AGNÈS DE SACY
MUSIQUE ORIGINALE BENOÎT CARRÉ
IMAGE IRINA LUBTCHANSKY, AFC

SON ANTOINE BASILE-MERCIER
BENOÎT GARGONNE
EMMANUEL CROSET

DÉCORS NICOLAS DE BOISCUILLÉ
CASTING ELSA PHARAON
COSTUMES ISABELLE MATHIEU
MAQUILLAGE FRANÇOISE CHAPUIS
COIFFURE ISABELLE LEGAY

1^{ER} ASSISTANT RÉALISATEUR QUENTIN JANSSEN
SCRIPTE RACHEL CORLET
RÉGIE VINCENT ROBILLARD, AFR
CHEFFE MONTEUSE ANNETTE DUTERTRE

PRODUCTEUR EXÉCUTIF JEAN-YVES ASSELIN - ADP
PRODUCTION MUSICALEPRODUIT PAR VALÉRIE LINDON



PRODUIT PAR PHILIPPE GODEAU & CAMILLE GENTET
COPRODUIT PAR NATHALIE GASTALDO GODEAU

UNE COPRODUCTION PAN CINEMA / FRANCE 2 CINÉMA
AVEC LE SOUTIEN CANAL+
AVEC LA PARTICIPATION DE CINÉ+ OCS et FRANCE TÉLÉVISIONS

EN ASSOCIATION AVEC SOFITVCINE 12
INDÉFILMS 13
VUELTA MEDIA

DÉVELOPPÉ
EN ASSOCIATION AVEC DEVTVCINE 10
CINEMAGE 18 DEVELOPPEMENT
COFIMAGE DEVELOPPEMENT 13 (GROUPE BPCE)

AVEC LE SOUTIEN DE LA RÉGION ÎLE DE FRANCE

EN PARTENARIAT AVEC LE CNC

AVEC LA PARTICIPATION DE SISLEY

VENTES INTERNATIONALES PLAYTIME

DISTRIBUTION FRANCE PAN DISTRIBUTION

COPRODUIT PAR NATHALIE GASTALDO GODEAU MUSIQUE ORIGINALE BENOÎT CARRÉ IMAGE IRINA LUBTCHANSKY AFD MONTAGE ANNETTE DUTERTRE DÉCORS NICOLAS DE BOISCUILLÉ COSTUMES ISABELLE MATHIEU PRODUCTEUR EXÉCUTIF JEAN-YVES ASSELIN
1^{ER} ASSISTANT RÉALISATRICE QUENTIN JANSSEN CASTING ELSA PHARAON SCRIPTE RACHEL CORLET SON ANTOINE BASILE-MERCIER BENOÎT GARGONNE EMMANUEL CROSET UNE COPRODUCTION PAN CINÉMA ET FRANCE 2 CINÉMA AVEC LE SOUTIEN DE CANAL+
AVEC LA PARTICIPATION DE CINÉ+ OCS ET FRANCE TÉLÉVISIONS EN ASSOCIATION AVEC SOFTV CINE 12 INDÉFILMS 13 ET VUELTA MEDIA AVEC LE SOUTIEN DU CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE AVEC LE SOUTIEN DE LA RÉGION ÎLE-DE-FRANCE
ET AVEC LE SOUTIEN DE SISLEY PARIS VENTES INTERNATIONALES PLAYTIME DISTRIBUTION FRANCE PAN DISTRIBUTION



•2cinéma

CANAL+

CINÉ+
OCS

france•tv

SOFTV CINE 12

INDÉFILMS



ARCEL DOMINICA
Région
Île-de-France

sisley
PARIS

VA
VUELTA
GROUP

PLAYTIME

